

# GALERIE PATRICIA DORFMANN

61, rue de la Verrerie – 75004 Paris

T +33 (0)1 42 77 55 41 – F +33 (0)1 42 77 72 74

galerie@patriciadorfmann.com – www.patriciadorfmann.com

« **Icônes du Temps présent** »

**12.10.2013 / 09.11.2013**

avec **Mohamed Ben Slama, Baptiste Debombourg, Guillaume Dimanche, Michel Journiac, Laura Lamiel, Claude Lévêque, David Marin, Axel Pahlavi, Illés Sarkantyu.**

**Commissaire : Marguerite Pilven**

**Cette exposition est conçue en partenariat avec les Beaux-Arts de Paris, le CNEAI = (Centre National Édition Art Image, Chatou) et l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne Département Arts Plastiques et Sciences de l'Art UFR 04.**

A l'occasion de la sortie des écrits de Michel Journiac aux éditions des Beaux Arts de Paris, j'ai été invitée à concevoir cette exposition. Les œuvres choisies instaurent un dialogue avec les « Icônes du temps présent », série réalisée par Michel Journiac en 1988. Echo visuel du Mystère de l'incarnation, l'icône a entretenu des rapports complexes avec la notion de représentation. Elle est tour à tour décrite par ses défenseurs<sup>1</sup> comme une « image-indice<sup>2</sup> », une « image-signe<sup>3</sup> » ou une « image d'image<sup>4</sup> ».

Les « Icônes du temps présent » transgressent l'image-signe, séparée d'avec ce qu'elle représente. La photographie qui est empreinte de lumière est physiquement liée à son modèle, comme les traces visibles sur le Saint-Suaire, obtenues par contact avec le visage du Christ. Une « icône écrite avec du sang », d'après la légende de Sainte Véronique.

Le sang de Journiac s'étale également à la surface de ses Icônes. Il se mêle à leur couche d'or qu'il souille et chauffe de l'intérieur. Son action iconoclaste rappelle que l'enjeu de l'icône se situe, justement, à l'endroit de sa superficialité ; dans sa nature intermédiaire, sa vocation à se tenir en retrait des choses du monde ; à mi-chemin de la chair transitoire et du divin.

Reprenant cette question de la relation établie avec le modèle, ou l'image originale, cette exposition s'articule autour du « visible » et de la surface sensible qui l'accueille ou le réfracte. Les notions de graphe et d'inscription<sup>5</sup> ; d'empreinte, de ressemblance<sup>6</sup> et de specularité<sup>7</sup> la traversent. Elles confrontent plusieurs degrés de visibilité, en lien avec le corps : de son reflet à son incarnation<sup>8</sup> ou à sa suggestion en creux, sous la forme d'un corps absent<sup>9</sup>. Dans son retrait, l'icône permet au regardeur d'advenir en tant que sujet ; contrairement à l'idole qui impose sa présence pleine et l'assujetti. L'iconoclaste n'attaque pas l'image pour elle-même, mais pour ce que son interprétation surnaturelle génère d'adoration aveugle ou d'hébétude.

Un dernier point sur ce qui a motivé le rapprochement de ces œuvres : toutes privilégient l'« ici et maintenant » en impliquant le spectateur. Iconoclastes et iconodoules se rejoignent sur l'essentiel, un combat contre la passivité qui est aussi celui de Michel Journiac. Sa réflexion intempestive sur le genre n'est-elle pas pleinement manifeste en se posant à chacun sous la forme du « mariage pour tous » ? La révolte de Journiac contre le corps assimilé par le contrat social s'est exprimée dans une affirmation absolue du désir. Pour qui la vit, l'icône suspend le temps de l'histoire. Elle lui oppose un présent qui est celui de la croyance et de l'amour. Marguerite Pilven, juillet 2013

Notice par artiste et par œuvre

<sup>1</sup> Appelés « iconodoules ». D'après Jean Damascène (676 – 749), le rejet de l'icône revenait à nier l'Incarnation, ou la présence de Dieu dans le monde terrestre.

<sup>2</sup> On appelle « image indice » une image qui entretient un lien physique avec son modèle, comme l'empreinte photographique ou celle du « Saint-Suaire » dans la tradition religieuse. Certains pères de l'église la considéraient comme la première icône (Véronique proviendrait de vera icon = image vraie) cf. Marie-José Mondzain, *Image, icône, économie, les sources byzantines de l'imaginaire contemporain*, p. 112 et 238, Seuil, 1999.

<sup>3</sup> Une image- signe renvoie à autre chose qu'elle-même, comme par exemple l'icône informatique.

<sup>4</sup> Notion à rapprocher de la « *skhésis* » en lien avec la double nature du Christ, à l'image de Dieu et à l'image de l'homme. « Désigne la relation d'amour ou de grâce qui lie l'image à son modèle. » cf. M.J Mondzain, *ibid*, p.104.

<sup>5</sup> Cf. Baptiste Debombourg, Michel Journiac

<sup>6</sup> Cf. Illés Sarkantyu, Michel Journiac

<sup>7</sup> Cf. Laura Lamiel

<sup>8</sup> Cf. Axel Pahlavi, Laura Lamiel, Illés Sarkantyu, Michel Journiac

<sup>9</sup> Cf. David Marin, Claude Lévêque

**Mohamed Ben Slama**, Huile sur toile, 2013 (*en cours de réalisation*) Des personnages se détachent sur un fond neutre, à peine esquissé, souvent crépusculaire. Leur hiératisme contraste avec l'éloquence et la contemporanéité de leurs tenues vestimentaires ou de leurs attitudes. Les visages masqués de ces humains poupons et maladroits contribuent à obscurcir ces fables indéchiffrables. La lumière fait défaut à leurs tonalités sourdes. Les hommes et femmes que Ben Slama caricature semblent privés d'origine, condamnés à se parodier à l'infini.

**Baptiste Debombourg**, Aggravure, 2013 (*en cours de réalisation*). Courtesy Galerie Patricia Dorfmann, Paris « Celui qui adore détruit et cela n'a d'intérêt de détruire que si on reconstruit.<sup>10</sup> » Les « Aggravures » de Baptiste Debombourg tiennent à la fois de la fétichisation du modèle et du jeu de massacre. Leur surface criblée d'agrafes forme des remous qui accrochent la lumière et la font scintiller. Le paradoxe d'un geste destructeur (de défiguration d'un objet ou d'une image) allié à celui de la réparation qualifie sa pratique de sculpteur.

**Guillaume Dimanche**, *Weapon*, 2013, bois peint à l'acrylique et au pigment or  
Les planches de bois assemblées par Guillaume Dimanche sont dorées au pigment or, l'or pur détruisant la nature par des acides, lors de son extraction. Le bois est une source d'énergie. Utilisé pour se chauffer, fabriquer du papier et des matériaux de construction, il se consume et se consomme à une vitesse considérable. La nature se transforme, les cerfs ont quitté les plaines pour se réfugier dans des forêts artificielles qui se construisent à des cadences industrielles et lui inspirent une fiction de paradis perdu.

**Michel Journiac**,  *Icônes du temps présent*, 1988, photographies sur toile, or et sang, dimensions variables.  
Courtesy Galerie Patricia Dorfmann, Paris  
Michel Journiac a étudié la théologie puis finalement renoncé au sacerdoce. Il est surtout connu pour avoir réalisé une action corporelle manifeste, en novembre 1969 à la galerie Templon, la *Messe pour un corps*. Lors de la communion, il remplace le pain de l'hostie par un boudin réalisé avec son sang. Cette revisitation de l'Eucharistie s'adosse à ce que la foi nomme « présence réelle ». Dix neuf années plus tard, sa série des « Icônes du temps présent » poursuit cette évocation du Mystère de l'incarnation. Michel Journiac mêle de nouveau son sang à la matière de l'œuvre. La distinction entre le sacré et le profane est chaque fois transgressée par l'offrande de sang.

**Laura Lamiel**, *Lac de lait doré*, 2013, laiton, 2 m x 2 m. Courtesy Galerie Marcelle Alix, Paris  
Construite sur un phénomène de miroitement, une pièce en laiton posée au sol maintient le regard en surface. En un constant mouvement oscillatoire, l'œil se porte sur de multiples petits objets exposés, glissant vers leur reflet, puis du reflet vers l'objet. S'en suit une illusion optique par laquelle les objets semblent se détacher de la surface. L'aimantation de l'œil provoquée par l'œuvre plonge le regardeur dans un état méditatif.

**Claude Lévêque**, *Efface-toi*, 2012, bassins émaillés rouillés, néon bleu argon, écriture Romaric Etienne.  
Efface-toi est l'injonction troublante adressée au regardeur. L'émotion passe par le corps, mais également par une aptitude à s'oublier pour s'ouvrir à l'autre. Sait-on voir, recevoir et se laisser toucher ? La structure due de l'œuvre, ses formes béantes, comme en attente d'être remplies, évoquent une expérience d'altérité radicale qui est aussi celle de la solitude et de la mort.

**David Marin**, *Sans titre*, 2013 masque(s) anti-poussière brodé, dimensions variables.  
Les notions d'emballage, d'enveloppe et d'apparat sont récurrentes dans le travail de David Marin. En 2012, Il a réalisé avec Baptiste Debombourg une œuvre intitulée *Marx*, un sac en plastique doré à la feuille d'or. Ses masques anti-poussière présentent la superficialité comme un rempart ultime contre le vieillissement et la mort. L'hygiénisme ultra sécuritaire des sociétés contemporaines aurait-il perdu le sens du corps ?

**Axel Pahlavi**, *Huile sur toile*, 2012 (*en cours de réalisation*), Courtesy Galerie Eva Hober, Paris  
Lors d'un entretien réalisé avec lui en 2005, Axel Pahlavi comparait sa pratique picturale à « un transport amoureux ». Parlant de corps et d'incarnation, sa peinture alterne entre un traitement « ingresque » de l'incarnat et une facture picturale violente où les modèles sont défigurés et détruits. Sa volonté de pousser l'image à son paroxysme pour la déborder, y mêler Eros et Thanatos, m'a donné envie de l'inviter à approcher la notion d'icône, image où ces contradictions s'harmonisent. Des tableaux comme *Ecce Homo* (2010), *Crucifixion* (2010), *Le Christ au tombeau* (2011) ou *La Pietà* (2011) témoignent par ailleurs de son intérêt constant pour l'iconographie religieuse.

**Illés Sarkantyu**, *Bras gauche, Carnac (Fr)*, 2010 Tirage pigmentaire contrecollé sur Dibond, 75 x 50 cm  
Partant d'une photographie anonyme trouvée dans des archives familiales, Illés Sarkantyu choisi de la scanner pour zoomer, circuler à sa surface. Il prélève des fragments qui ont retenu son regard et qu'il reconstitue. Ces épreuves ne sont ni des copies ni des répétitions. Elles sont des reprises qui infléchissent le destin du cliché et dilatent son histoire au temps présent. L'image orpheline se repositionne dans la focale de l'artiste. En recréant cette photographie par fragments, il semble vouloir la toucher du regard pour la dégeler, la faire revivre.

Remerciements à la galerie Eva Hober, la galerie Marcelle Alix, la galerie kamel mennour, à Pascale Le Thorel, Sylvie Boulanger, Françoise Docquier, Jacques Miège.

<sup>10</sup> Marie José Mondzain, « Image, icône, économie », conférence donnée à l'INA le 6-11-1996.